

À la recherche du temps perdu :

Scénario de Luchino Visconti et Suso Cecchi d'Amico

SCENE 76 : maison des Verdurin à Paris, salon, intérieur nuit, hiver

Mal à l'aise, Bricot, craignant que le baron ne retourne trop vite sur ses pas, s'éloigne pour aller se faire verser quelque chose à boire, obligeant les autres à le suivre. M. Verdurin ouvre la porte de la bibliothèque où il s'est retiré avec Morel. Le jeune violoniste a l'air bouleversé, il semble tout retourné. Plus que tout, pourtant, c'est l'embarras de la situation où il se trouve qui le trouble.

M. Verdurin : - Tenez, si vous voulez, nous allons demander conseil à ma femme. Mais parole d'honneur, je ne lui ai rien dit. Nous allons voir comme elle juge la chose.

Morel est, si la chose se peut encore, plus angoissé. Mais il est contraint de suivre M. Verdurin, et de descendre avec lui les quelques marches de l'escalier de bois qui conduit à un salon où Mme Verdurin (incapable de vaincre sa curiosité et son impatience) les attend.

M. Verdurin (à sa femme) : - Il voudrait te demander un conseil.

Sans perdre un instant, Mme Verdurin s'empresse de dire avec fougue...

Mme Verdurin : - Je suis absolument du même avis que mon mari, je trouve que vous ne pouvez pas tolérer cela plus longtemps !

C'est au tour de M. Verdurin d'être embarrassé par la maladresse de sa femme. Pour lui faire comprendre que Morel ne les soupçonne pas de complicité, il se met aussitôt à parler très fort, manifestant une stupeur excessive...

M. Verdurin : - Comment ? Tolérer quoi ?

Sa femme a compris, mais il est trop tard pour faire marche arrière, et d'ailleurs elle a trop hâte de poursuivre.

Mme Verdurin (à son mari) : - Je l'ai deviné ce que tu lui as dit. (puis s'adressant tout de suite à Morel) Oui, je trouve que vous ne devez pas souffrir davantage de cette promiscuité honteuse avec un personnage flétri. Vous êtes la fable du Conservatoire. C'est-à-dire qu'on vous montre du doigt. Un mois de plus de cette vie et votre avenir artistique est brisé, alors que sans Charlus vous devriez gagner plus de cent mille francs par an.

L'offensive de Mme Verdurin doit être encore plus violente que celle de son mari, à en juger par les réactions de Morel. Il est ruisselant de sueur ; il rougit ; il a les larmes aux yeux.

Morel : - Mais je n'avais rien entendu dire... Je suis stupéfait... Je vous suis bien reconnaissant...

Mme Verdurin : - Si vous n'avez rien entendu dire, vous êtes le seul.

Mme Verdurin regarde autour d'elle, cherchant l'appui ou le témoignage des fidèles susceptibles de l'entendre bien qu'étant à une certaine distance.

Mme Verdurin (plus violente encore) : - C'est un monsieur qui a une sale réputation et a eu de vilaines histoires. Je sais que la police l'a à l'œil...

Morel : - Je ne sais comment vous remercier... Je n'ai pas été élevé à manger de ce pain-là. Dès ce soir je romprai avec M. de Charlus (ingénu). La reine de Naples est bien partie n'est-ce pas ? Sans cela avant de rompre, je lui aurais demandé... (contrarié comme le serait un enfant) Savez-vous que je n'ai pas été présenté ? Elle est la sœur de l'impératrice Elisabeth et de la duchesse d'Alençon. J'y tenais... Mais, enfin...

Mme Verdurin : - Il n'est pas nécessaire de rompre entièrement avec M. de Charlus. Il n'y a pas d'inconvénients à ce que vous le voyez ici, dans notre petit groupe, où vous êtes apprécié, où on ne dira pas de mal de vous. Mais exigez votre liberté, et puis ne vous laissez pas traîner par lui chez toutes ces pécores qui sont aimables par devant ; j'aurais voulu que vous entendiez ce qu'elles disaient par derrière. Vous parliez de la reine de Naples. Celle-là, c'est une brave femme, et je vous dirai que je crois qu'elle fait peu de cas du Charlus. Je vous dirai que je crois que c'est surtout pour moi qu'elle venait. Oui, oui, je sais qu'elle avait envie de connaître M. Verdurin et moi. Là, c'est un endroit où vous pourrez jouer. Mais gardez-vous, comme du feu, d'aller chez Mme de Duras ! Je connais des artistes qui sont venus me faire leurs confidences sur elle. Eh bien, vous savez, tous je les ai vus pleurer d'avoir été jouer chez Mme de Duras.

Ce n'est pas seulement les humiliations qu'elle s'amuse à leur faire subir par ses domestiques, mais ils ne pouvaient plus trouver d'engagement nulle part. Les directeurs disaient, « Ah oui, c'est celui qui joue chez Mme de Duras. » C'était fini. Il suffit d'une Mme de Duras pour vous donner la réputation d'un amateur.

Cette dernière tirade de haute stratégie de Mme Verdurin rend Morel méfiant. Le jeune homme a eu le temps de se reprendre et donc, d'écouter avec plus de calme. L'insistance avec laquelle Mme Verdurin a parlé de Mme de Duras, des éventuels concerts de Morel dans d'autres maisons, est clairement dictée par la jalousie.

Morel (déjà plus froid) : - Ah, je comprend. Et quand on a dit « un amateur »... on a tout dit.

Mme Verdurin sent qu'elle a perdu du terrain. Elle revient à l'attaque en changeant de tactique. Elle prend Morel par le bras, comme si elle voulait le ramener vers les quelques invités qui sont encore là, et elle lui parle sur un ton d'affectueuse familiarité.

Mme Verdurin : - Car, voyez-vous, moi je ne lui fais pas de reproches. Il vous entraîne dans son abîme, ce n'est pas de sa faute, puisqu'il y roule lui-même. Ce que je lui reproche c'est de manquer de délicatesse envers vous. Il y a des choses qu'on

ne dit pas à tout le monde. Ainsi, tout à l'heure, il a parlé qu'il allait vous faire rougir de plaisir en vous annonçant (par une blague naturellement, car sa recommandation suffirait à vous empêcher de l'avoir) que vous auriez la croix de la Légion d'honneur. Cela passe encore, quoique je n'aie jamais beaucoup aimé qu'on dupe ses amis ; mais vous savez, il y a des riens qui nous font de la peine. C'est par exemple quand il nous raconte ; en se tordant, que si vous désirez la croix, c'est à cause de votre oncle et que votre oncle est larbin.

Morel (avec un sursaut) : - Il vous a dit cela ?

Mme Verdurin a mis dans le mille, Morel est à nouveau hors de lui, le rouge lui est monté au visage, ses yeux brillent, étincellent de dédain.

Mme Verdurin : - Il l'aurait dit seulement à nous deux que cela ne ferait rien. Mais qu'il aille faire tordre avec ça Mme de Portefin, c'est ce qui nous rend malheureux. Mon mari me disait en l'entendant : « J'aurais mieux aimé recevoir une gifle ». Car il vous aime autant que moi, Gustave, vous savez !

M. Verdurin (sur un ton boudeur et gentiment ronchon) : - Mais je ne t'ai jamais dit que je l'aimais. C'est le Charlus qui l'aime.

Morel : - Oh, non ! Maintenant je comprends la différence, j'étais trahi par un misérable.

(in « A la recherche du temps perdu : scénario d'après l'œuvre de Marcel Proust », Luchino Visconti et Suso Cecchi d'Amico, Editions Persona, 1984, ISBN : 2903669201, pages 139 à 141)